

## Sérieux et badinage

J'ai passé dix jours sans recevoir un seul journal égyptien. Je ne savais rien de l'Égypte et de sa bienheureuse Révolution, sinon ce qu'en disaient la presse française ou italienne. Le hasard voulut que l'hôtel où je logeais ne disposât d'aucune radio à laquelle je pusse me réfugier, matin ou soir, pour écouter les nouvelles et suivre le cours des événements. Je devais donc apprendre ce qui se passait chez moi par une voie indirecte : celle des journaux étrangers et de leurs dépêches laconiques, brèves au point de frustrer l'esprit tout en excitant sa curiosité.

Alors, je me suis mis à imaginer. J'ai formé mille hypothèses sur la vie qui se déroulait en Égypte. J'étais avide de nouvelles ; je croyais que tous les Égyptiens l'étaient comme moi. Rien d'autre ne me préoccupait : mes pensées allaient tout entières à notre Révolution, à ses premiers fruits, à ses suites futures, à la trace qu'elle laisserait dans la vie que nous menons aujourd'hui et dans celle que nous mènerons demain.

Je ne doutais pas que les intellectuels de mon pays fussent aussi absorbés que moi, qu'ils ne pensassent qu'à cela. J'imaginai qu'ils ne se tournaient vers le passé que pour le comparer au présent ou à l'avenir. Je croyais la Révolution si profondément entrée dans leurs esprits qu'elle les avait détournés de tout le reste : qu'ils avaient oublié les rancunes d'hier, qu'ils étaient devenus frères, les cœurs purifiés de toute haine, les âmes lavées de tout ressentiment, les consciences délivrées de toute amertume.

Je me souvenais de ce que j'avais appris : *l'islam efface ce qui le précède*. Et je pensais : la Révolution, elle aussi, doit effacer ce qui la précède. J'étais certain que les Égyptiens ne songeraient au passé que pour réparer ses injustices, effacer ses abus, rendre à chacun ses droits, et contraindre les oppresseurs et les corrompus à mener une vie pure, exempte de toute faute et de tout péché.

Je m'imaginai tout cela, et je me disais : le temps en Égypte a tourné sur lui-même comme au premier jour de la Création ; il n'y a plus ni arrogance ni tyrannie ni agression ; l'air du pays est devenu limpide et son climat doux, habité par un peuple au cœur clair, à la conscience droite, à la vie intérieure aussi pure que sa conduite extérieure.

Ainsi je pensais, ainsi je croyais, et j'étais tranquille, plein de confiance.

Mais un jour, les journaux égyptiens me parvinrent enfin. Je me précipitai pour les lire ; je m'y plongeai avec ardeur — et quelle brutale réveillée ! Une réveillée pénible, irritante, après un sommeil paisible et des rêves charmants.

Je retrouvai notre presse exactement comme je l'avais laissée avant de quitter le pays et de traverser la mer, avant que la Révolution ne renversât l'arrogance des arrogants et la tyrannie des tyrans. Rien n'avait changé : ni l'apparence, ni le fond. Toujours la même passion pour le sensationnel, la même avidité de nouvelles effrayantes ou scandaleuses, la même chasse aux vétilles, la même exagération des détails, les mêmes polémiques stériles dont personne ne tire profit.

Les partis politiques continuaient leurs querelles comme si rien n'avait changé dans le monde. Les hebdomadaires recueillaient encore les anecdotes dont on se gausse dans les salons, aux dépens de tel parti ou de tel individu, comme si l'Égypte n'avait pas ouvert un chapitre nouveau et grandiose de son histoire.

Et voici que je tombe sur un article ; à peine l'eus-je lu que j'éclatai d'un grand rire, profond et prolongé — un rire pourtant mêlé de douleur. L'article me visait : il me reprochait de mal manier la langue arabe, d'abuser des prépositions, d'employer fautivement la hamza, de m'écarter de la langue de Zuhayr ou des règles exposées par Ibn Hishām dans *Mughnī al-Labīb*.

Je ris longtemps, non parce que je démentais l'auteur : tout le monde sait que je ne suis pas habile en arabe, que je ne brille ni par le style ni par la haute littérature. Je ne suis qu'un bavard prétentieux, incapable de commencer, de conclure ou même d'exprimer clairement ce qu'il veut dire. Tout le monde le sait, et moi aussi. Ce n'est pas moi qui ai demandé qu'on m'affuble de titres ou d'éloges ; c'est seulement le goût du badinage et la passion de la plaisanterie qui y ont conduit mes compatriotes.

Si je ris donc, ce n'est pas par dénégation, mais parce que je me souvenais soudain de l'image de l'Égypte que je portais en moi, une heure auparavant : une Égypte régénérée, purifiée — et je voyais maintenant, devant mes yeux, ce petit article mesquin. Rien ne provoque plus le rire que la rencontre des contraires lorsqu'ils sont à des lieues l'un de l'autre.

Un roi renonce à son trône par soumission à la volonté du peuple ; la vie d'une nation se renverse, son ordre tout entier se transforme ; des institutions politiques et sociales se refondent pour extirper la corruption ; l'histoire s'apprête à écrire un chapitre magnifique, éclatant, captivant pour les cœurs et les esprits, pour les yeux et les oreilles — et, en face de tout cela, un grammairien, vieux ou jeune, compte les fautes d'un écrivain et reproche à *al-Ahrām* de les publier sans les corriger !

D'un côté, une immensité ; de l'autre, un néant. Et le plus affligeant, c'est que ce néant n'est pas unique : il a mille semblables dans mille journaux. Ils ne me visent pas tous, ils en visent d'autres ; mais le scandale, le vrai, c'est qu'ils sont petits, dérisoires, à côté de ce qui devrait occuper l'esprit et le cœur de tous les Égyptiens — de ce qui devrait orienter nos manières de penser, de sentir, d'écrire et de parler.

J'avais jadis une querelle avec certains de mes compatriotes à propos de l'éducation : nous discussions, j'écrivais, ils répondaient ; je pensais leur répliquer un jour. Puis les nouvelles de la Révolution me parvinrent, et tout cela s'évanouit — non par choix, mais par contrainte des événements. Que valent, en effet, les débats sur la gratuité de l'enseignement ou sur *Buthayna et Jamīl*, dans un pays où un ordre s'écroule pour qu'un autre s'élève ?

Je me suis souvent interrogé sur le vers d'al-Mutanabbī :

« Quand l'âme est grande, le corps se fatigue à satisfaire ses désirs. »

Et je me suis demandé : que donnerait ce vers si l'on remplaçait “grande” par “petite” ?

Cette question me revint en lisant les journaux égyptiens. Je revis notre grand Chef, celui qui transforma la vie du pays en quelques jours — en quelques heures —, qui lui rendit sa dignité et son honneur, à l'intérieur comme à l'extérieur, qui apprit à chaque Égyptien à dire “non” à l'injustice, à refuser, fier et libre, toute humiliation ou tout mal voulu.

J'eus pitié de notre Chef quand je vis, autour de lui, des hommes — peu ou nombreux — encore penchés sur leurs petites querelles, occupés de leur personne, tournant dans le cercle étroit de leurs vanités, comme si rien n'avait changé.

Que l'Égypte est grande, et que certains de ses fils sont petits !  
Que dire de lions rugissant tandis qu'à leurs côtés bourdonnent des mouches et coassent des grenouilles ?

Les Égyptiens — surtout les intellectuels — ont un besoin urgent de mesurer la grandeur de leur patrie à sa juste échelle, de comprendre qu'elle est plus haute, plus noble et plus vaste que ces futilités où ils s'acharnent. Que tel soit savant ou ignorant, éloquent ou balbutiant, sage ou sot — qu'importe ? Que sont ces broutilles à l'heure où l'Égypte s'avance vers de si grandes entreprises ?

Je dis tout cela sans désespoir ni pessimisme ; je suis, au contraire, plein d'espérance. L'Égypte peut se recréer, refondre ses institutions en profondeur. Il restera pourtant, parmi ses enfants, des hommes que la vieille vie a trop marqués, qui y ont vieilli sans âge :

« Le vieillard qu'on redresse d'une torsion ancienne,  
Aucun dressage ne le fera droit. »

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils écoutent plus volontiers le bourdonnement des mouches et le coassement des grenouilles que le rugissement des lions ? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils aient besoin de plus de temps — plus que ces quelques semaines écoulées depuis la Révolution — pour sentir que le monde a changé autour d'eux, et que les grands travaux de réforme politique, sociale et intellectuelle méritent davantage leur attention que la chasse aux vétilles ?

Ils entendent dire que l'Égypte veut transformer son ordre social : rendre la distribution des richesses plus équitable, limiter la propriété, alourdir justement les impôts, donner du travail à ceux qui en sont privés, une vie digne à ceux qui ne peuvent travailler, le savoir à ceux qui l'ignorent, et la justice aux faibles contre les forts. Ils entendent tout cela, mais leur cœur et leur esprit n'y prêtent aucune oreille. Ils préfèrent critiquer un écrivain pour une préposition mal placée, ou un homme politique pour un sourire déplacé.

Le jour viendra — proche ou lointain — où ces gens se réveilleront de leur profond sommeil. Ils comprendront que le temps des vétilles est révolu, ne fût-ce que pour un temps ; que notre patrie, comme nos propres âmes, a sur nous des droits plus pressants ; qu'il nous faut nous consacrer d'abord à l'essentiel, jusqu'à ce que nous ayons bâti une vie libre et noble. Alors seulement, quand cette vie sera acquise, nous pourrons revenir à nos plaisanteries et à nos jeux : nous en divertir pour nous reposer un instant avant de reprendre le dur et sérieux labeur de la vie.

Mais ces gens liront ces lignes en ricanant, traqueront les fautes de langue, consulteront le *Moukhtâr al-Sihâh*, et diront : « Le voilà, toujours le même bavard qui ne sait ni écrire ni parler. »

Qu'ils parlent, qu'ils rient, qu'ils jouent — jusqu'au jour qui leur est promis.

**Ṭāhā Ḥusayn**

*al-Ahrām*, 6 septembre 1952